

Matapédia

Par Juliana Léveillé-Trudel

Je viens d'une lignée de femmes en colère qui commence peut-être avec toi.

Ton bras tendu sous le poids de la chaudière, ton front auréolé de sueur dans la chaleur de l'après-midi. Tu avais versé le crottin de cheval soigneusement ramassé sur la galerie du presbytère : la moitié devant la porte principale, l'autre devant celle de derrière, pour être certaine que le curé se ramasse les deux pieds dedans.

Je connaissais la première partie de l'histoire depuis longtemps : l'homme d'église t'avait refusé la bourse d'études parce qu'*une fille, ça n'a pas besoin d'étudier*. Mais tu m'as raconté ce deuxième épisode à ma dernière visite, et ça m'a fait du bien de voir ton sourire de gamine, toujours aussi fière de son coup après toutes ces années.

J'ai ri avec toi, sachant très bien que je pourrais facilement entretenir mes rancœurs jusqu'à 97 ans, moi aussi.

Je ne croise pas de chevaux en chemin vers le village de ton enfance, une minuscule trouée dans la forêt entre Sayabec et Amqui. Ton père un fils d'immigrants recrachés sur le rivage dans le coin de Saint-Ulric; il a probablement appris les rudiments du métier au moulin à scie de son village avant de s'enfoncer dans l'arrière-pays, celui auquel on pense rarement quand on parle de la Gaspésie et pourtant, quel royaume. Même moi, je l'avoue, quand j'étais petite, je m'intéressais plus ou moins à ta vallée mythique, je préférais m'évader dans l'idée du bord de la mer.

Aujourd'hui c'est différent, j'adore tracer la route entre le fleuve et le bout du lac, où la rivière Matapédia prend sa source avant de foncer vers la baie des Chaleurs. Je préfère le faire toute seule, même si le trajet est éprouvant. Je me souviens de ce jour de presque mai, l'an dernier, le printemps déjà arrivé à Matane et l'hiver rugissant sur le chemin de Saint-René. Une partie de moi s'accrochait au volant et serrait les dents à chaque camion croisé; une autre voulait que le voyage ne se termine jamais.

J'enchaîne les courbes en résistant à l'envie de contempler la vaste étendue bleue qui se profile derrière les arbres; mieux vaut attendre d'avoir quitté la grande route. Le village a réussi à éviter la 132, c'est peut-être pour ça qu'il semble tout droit sorti d'une autre époque. 1930, à peu près, tes années d'insouciance avant le grand dérangement, à courir les champs et les bois dans le sillage de tes grands frères. Georges, Robert, Hermil, Alcide, Dominique; je connais leurs noms et leurs légendes, je conserve les photos que tu m'as données dans mon tiroir et je les regarde de temps à temps, cinq beaux grands gaillards en uniforme qui ressemblent drôlement à mes cousins.

La rue principale s'étire paresseusement le long du lac, tellement peu fréquentée que les enfants marchent en bande en plein milieu. Je stationne à la marina et j'avance sur le quai, plonge la main dans l'eau. Une poignée de bateaux tirent doucement sur leurs amarres, mêlant leur chuintement plaintif au clapotis des vagues. Tout autour, le chapelet de sommets arrondis borde la rive : de vieilles montagnes, les Appalaches, moins spectaculaires que les plus jeunes, moins à pic. Des grands-mères.

Je me demande à quoi ressemblaient les lieux 90 ans plus tôt. Tu y étais peut-être, assise dans la chaloupe à laquelle vous accrochiez une voile quand ton oncle Philippe, le marin, débarquait pour les vacances. J'essaie d'imaginer les *rafts* en équilibre sur les flots, transportant leurs énormes chargements de billots jusqu'au moulin où ton père officiait

comme contremaître. Il ne reste plus rien de tout ça, à présent, la scierie n'a pas survécu à sa mort et aux doléances du curé, qui détestait sentir la fumée sur son presbytère.

Un joli boisé de bouleaux se dresse maintenant à la place des installations de la *John Fenderson Lumber Company*, comme si la nature avait voulu prendre sa revanche. Les rayons du soleil déclinant s'immiscent à travers les arbres et me rappellent que la journée s'achève; il est temps de passer à la prochaine étape du pèlerinage. Je remonte vers la rue principale, arrêtant pour saluer ta maison, même si elle a beaucoup changé et qu'elle devait être bien plus jolie dans le temps. C'est un épicier qui l'a rachetée après votre départ, il a complètement modifié le devant pour installer de grandes baies vitrées, c'est toi qui me l'as dit. Il paraît qu'elle a abrité toutes sortes de chose ensuite, une Caisse populaire et un bureau de poste, mais aujourd'hui c'est une maison ordinaire, avec du revêtement de vinyle bleu foncé, sans l'élégance des belles anciennes de Val-Brillant, encore parées de leur déclin de bois.

Devant l'église, une plaque commémorative chante les louanges du curé Michaud, celui pour qui l'avenir d'une jeune orpheline était de devenir servante, pas d'étudier. Tu avais refusé net, préférant t'arracher à ton lac, prendre le train pour aller gagner ta vie dans les usines de la ville, à 14 ans.

Un arrachement légué de mère en fille, transmis à ma mère, d'abord, fillette élevée sur l'asphalte rêvant d'ailleurs dans sa ruelle de Verdun.

Tapie dans l'ombre de la somptueuse église, l'école ressemble à un bunker brun, triste façade quasi sans fenêtre : rien à voir avec le vieux couvent où tu as fait les 400 coups, aujourd'hui démoli. Je contourne le bâtiment et traverse la 132 pour rejoindre le cimetière, les morts isolés des vivants par cette frontière aux allures d'autoroute.

C'est ici qu'elle repose, Eugénie Ouellet, l'institutrice qui a épousé un veuf irlandais malgré l'opposition de sa famille de bourgeois. Tu la décris comme une mère rieuse et pleine d'humour, avec du caractère mais remplie de douceur. Je pourrais dire la même chose de la mienne en y ajoutant une bonne dose de révolte dévorante, un sentiment d'injustice qui brûle jusqu'aux os.

Je garde la photo d'Eugénie avec celle de tes frères, je fouille ses yeux, parfois, son sourire, épatée par sa ressemblance avec ma mère. J'ai longuement examiné le visage de cette femme du siècle dernier, son expression qui me semble si calme et si forte, comme si la vieille amertume qui coule dans nos veines ne l'avait jamais habitée, elle.

Un modeste grillage entoure une centaine de pierres tombales envahie par les pissenlits. Tu avais dit qu'elle était près de l'entrée, il me semble; je scrute les épitaphes de la première rangée une à une sans repérer son nom. J'évite les mastodontes de granit modernes, m'approche plutôt des pierres grisâtres qui trahissent leur âge. Près de la clôture, je découvre par hasard un des nôtres : ton oncle marin qui s'était installé au village à sa retraite.

Philippe Durning

1867-1960

Un vieux loup de mer qui repose loin de l'océan, comme s'il préférerait la chaloupe, après tout.

Je reprends mes recherches, les yeux plissés pour déchiffrer les lettres à demi effacées, remonte l'allée vers le portail : toujours pas d'Eugénie.

Je finis par composer ton numéro.

-Elle est où déjà, la tombe de ta mère?

-À droite près de l'entrée, dans la première rangée.

-Câline. Je cherchais à gauche comme une dinde.

Tu ris, puis tu tousses, et je prie pour que tes poumons tiennent le coup. Je pense à ceux de ton père, emporté par une pleurésie à Maria, loin de chez lui, où on l'avait fait venir pour réparer le moulin.

-Et ton père, est-ce qu'il est enterré à Val-Brillant, lui aussi?

-Oui, oui, mais quand ils ont déménagé le cimetière, ils ont oublié de refaire l'inscription sur sa tombe, tu vas avoir de la misère à la trouver. Si j'étais là, je pourrais te dire c'est laquelle, mais je pense pas que je vais être capable au téléphone.

Anonyme dans un cimetière; une drôle de tristesse me pince le cœur, tout à coup.

-Ok. Je vais me concentrer sur Eugénie d'abord. Je te rappelle après pour te dire si je l'ai trouvée.

De l'autre côté du portail, le grondement de la 132 s'est estompé, comme si chacun était bien rentré chez soi. Des bribes de vie s'échappent du village jusqu'au cimetière immobile : des rires dans un jardin, l'odeur de la viande qui grille sur le barbecue. Je t'invente une existence quelque part dans une de ces maisons, comme si tu n'étais jamais partie, ou comme si tu étais revenue, même si tu m'as déjà expliqué ce que tu en penses, du haut de ton balcon et de sa belle vue sur l'Oratoire Saint-Joseph.

C'était pas possible, mon mari était dans la police. Il pouvait pas aller où il voulait. De toute façon, ma famille était toute dispersée, après la Guerre. Peut-être si mes frères étaient restés dans le coin. J'ai beaucoup de beaux souvenirs, j'ai eu une enfance extraordinaire... Mais je connais pu personne, dans le village. J'ai fait ma vie ailleurs.

Tu as raison, je suppose, les lieux aimés ne suffisent pas à compenser les absences, mais j'ai toujours le sentiment étrange qu'ils sont là, quelque part, invisibles dans le paysage, les membres de ma famille disparus.

J'avance à petits pas dans l'allée de droite, me penche sur chacune des tombes. Au milieu de la rangée, deux mains sculptées dans le roc se tiennent pour l'éternité.

À
la mémoire
de
Eugénie Ouellet
épouse de Zoël Durning
Décédée
le 31 mai 1937
à l'âge de 47 ans

Elle se dresse avec élégance au milieu des mauvaises herbes; de toute façon, personne dans la famille n'a jamais aimé les pelouses trop bien taillées.

Je touche l'inscription du bout des doigts, pose la paume sur la pierre, encore gorgée de la chaleur de la journée. Je m'installe au pied de la tombe, relis les chiffres pour être certaine.

47 ans.

Il y a décidément des mères qui meurent trop jeunes, dans notre famille. La tienne foudroyée d'un coup par un accident cardio-vasculaire.

La mienne achevée à petit feu par la maladie.

Après sa mort j'ai fait ma vie ailleurs, moi aussi, dans une grande ville au milieu du fleuve que je ne vois presque jamais, empêchée par les usines et les installations du port de Montréal. Depuis je traîne ma vieille sensation d'arrachement sans être certaine de quoi je m'ennuie : de ma propre enfance au milieu d'une forêt des Cantons de l'Est, ou de nos racines qui se cramponnent aux rives du lac Matapédia.

Au-dessus de ma tête, le soleil se laisse tranquillement glisser derrière les sommets émoussés des vieilles montagnes. Il faudra bientôt partir, rejoindre la baie des Chaleurs avant la noirceur; conduire dans les quelques heures de clarté qui restent sans craindre de percuter un chevreuil ou un orignal.

Je reviendrai, bien sûr, mais j'étire la visite quand même. Étendue sur le sol, bien calée entre mon arrière-grand-mère et les Appalaches, je sens la brise de la vallée me gonfler comme la voile sur ta chaloupe. Ça fait bizarre d'avoir le vent dans le dos, pour une fois, quand ça fait si longtemps qu'on marche contre lui.